

Nécessité d'une action antialcoolique syndicale?

Autor(en): **Rickli, D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **51 (1959)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-385109>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dans certains milieux aisés et plus ou moins pourris par l'oisiveté. Mais le soudain intérêt que l'on a porté à cette « nouvelle vague » a étendu le problème à la jeunesse tout entière. Nous en avons un exemple frappant dans les commentaires qui ont salué la sortie du film *Les Tricheurs*. Carné a eu beau répéter sur tous les tons que son film ne décrivait qu'une certaine partie de la jeunesse, la plupart des gens vont le voir comme un documentaire sur « la jeunesse ». Certes, je ne nie nullement qu'il y ait un problème, car, comme je le disais plus haut, la structure sociale du pays, le rythme de la vie actuelle ont certainement ébranlé quelques adolescents et les ont désaxés; mais, en définitive, les jeunes, dans leur grande majorité, restent sceptiques, étonnés ou irrités devant le bruit que l'on fait autour d'eux. Mais, surtout, ils ne se reconnaissent en général pas. Qu'il y ait certains faits exacts, la méfiance pour les aînés en est certainement le point le plus important et le plus vrai, ils l'admettent; mais ces faits sont ou tellement exagérés qu'ils paraissent ridicules ou tellement déformés qu'ils semblent faux.

La complaisance qu'ont les aînés à s'attarder sur le problème relègue les jeunes au niveau des articles à sensation, où ils côtoient les amours de Margaret, le chagrin de Soraya ou les joies maternelle de Grace Kelly. Et cela, les jeunes ne l'acceptent qu'avec difficulté, car ils ne sont pas dupes: l'intérêt qu'on leur porte n'est pas sincère et n'est là que pour satisfaire la curiosité morbide de millions de lecteurs que calment chaque semaine les journaux à sensations.

Et c'est là qu'est, à mon avis, le fond même du problème des adolescents qui est aussi celui de la presse à gros tirage. Quand on comprendra combien les journaux à scandales peuvent être néfastes, on saisira peut-être pourquoi le problème de la jeunesse est si complexe et tellement grossi par des légendes, et alors on pourra voir à quoi il se résume.

L. G. 7^e A.

Nécessité d'une action antialcoolique syndicale ?

Par D. Rickli

Le problème que nous abordons ici est déplaisant pour tous: pour ceux qui en rient, car l'humour le plus exalté ne résiste pas à certaines insistances du réel, pour ceux qui s'en désintéressent et qui en sont excédés a priori, pour ceux qui savent, qui connaissent le mal, parce qu'ils l'ont combattu chez d'autres, parce qu'ils l'ont combattu peut-être en eux et qu'il y a des souvenirs bien trop lourds à porter... pour toi lecteur pris au piège, piège ingénu prêt à s'ouvrir sur ta fuite pendant qu'il en est temps encore...

Ah! dira-t-on, avec cette ironie de bon aloi qui aujourd'hui sied à tout honnête homme, que voilà un sujet d'actualité et qui plus est, un sujet à n'en douter convenant à merveille à ce bulletin mensuel! A cette ironie prévue, inévitable, nous répondrons que le sang versé sur nos routes, que les enquêtes des assistantes sociales, que les constatations inquiètes des psychiatres et des docteurs en médecine, que les mises en garde de nombreux philosophes, sociologues et écrivains, en Suisse comme à l'étranger, prouvent sans contestation possible l'actualité navrante d'une *maladie*, dont la régression n'est tenue pour certaine, que par ceux qui volontairement pratiquent à son égard la traditionnelle politique des yeux clos. Nous croyons d'autre part pouvoir abandonner le soin de justifier la présence de notre texte dans cette revue... au texte lui-même.

Si nous écrivons *maladie*, c'est que le traitement de l'alcoolique, à partir d'un diagnostic précis, relève de la médecine au même titre qu'une tuberculose par exemple. L'unanimité des médecins appelés à s'intéresser à des cas de ce genre est à cet égard remarquable: que l'origine de son mal soit héréditaire, psychologique ou sociale, l'alcoolique est un malade et doit être soigné comme tel.

Nous ne pensons pas que des courbes et des chiffres, si parlants soient-ils, ajouteraient beaucoup à l'évidence de notre postulat, que nous jugeons sans fanatisme d'ailleurs, acceptable par chacun: La maladie alcoolique existe, ne diminue pas, il faut la dépister, puis la combattre au moyen des thérapeutiques dont la médecine dispose actuellement.

Cette constatation ne nous avance guère n'est-ce pas? Allons plus loin. Il fut un temps où l'alcoolisme était le seul privilège de la classe dite laborieuse. Pauvreté, angoisse et dégoût aidant, l'ouvrier buvait pour échapper à sa misère; ça c'est l'image d'Epinal, le cliché Emile Zola qu'une certaine société (qui s'alcoolisait discrètement) se plaisait à répandre avec, en sus, la petite touche artistique d'usage: compassion au rabais et hochements de tête pleins de sous-entendus. Il serait plus exact de dire que le virus alcoolique a de tout temps atteint toutes les classes de la société, mais que, comme tous les virus, il s'est développé dans le milieu le plus favorable, précisément celui qui sait le moins bien dissimuler.

Que se passe-t-il aujourd'hui? Y a-t-il un alcoolisme de classe? Voilà un faux problème que d'autres mieux que nous se chargeront sans doute de résoudre. Disons simplement que s'il existe une différence entre le gros rouge du manœuvre en bâtiment et le whisky de Marie-Chantal, ils ont aussi des raisons différentes de s'alcooliser. Le manœuvre boit par soif, par besoin de compenser une dépense d'énergie, Marie-Chantal boit par snobisme et par ennui. Mais tous deux se rejoignent peut-être en buvant souvent par entraînement, c'est-à-dire par instinct grégaire, par esprit d'imitation, par habitude enfin.

Précisons-le bien vite, c'est le manœuvre plus que la sotte oisive qui nous intéresse ici. Que l'on nous permette de rappeler en passant, à titre de simple information, le phénomène suivant, que compteurs Geiger et isotopes ont permis de contrôler: l'organisme a besoin de quinze jours pour éliminer une unique dose d'alcool absorbée. Serait-ce un trop grossier tour de passe-passe ou un péché contre la logique que de rapprocher cette constatation de cette autre, assez significative, résultats des observations répétées d'un Français: dans les grandes collectivités industrielles, l'alcoolisme est nettement plus marqué qu'ailleurs. Nous croyons, au contraire, qu'il y a là deux évidences complémentaires dont le lecteur aura tôt fait de tirer les conclusions dernières. L'une nous rappelle combien le corps tolère difficilement l'alcool, l'autre nous ramène à cette vérité toute naturelle, que les travailleurs sont le nombre au sein d'une nation, et qu'il y a quelques chances pour que cette masse soit une proie facile pour la maladie alcoolique. Les syndicats, les cadres ouvriers et le patronat trouveraient peut-être là un champ d'action plus vaste qu'on ne le soupçonne et certainement encore insuffisamment exploré.

Dans la lutte contre l'alcoolisme, on ne tient pas assez compte de la *soif*. Eh oui! tout simplement. De la soif consécutive à l'effort, de la soif née d'un travail accompli dans la chaleur, dans une atmosphère pauvre en humidité, dans des locaux saturés de poussières, de la soif enfin psychologique, conséquence de la monotonie du travail. Qui a soif boit, de préférence des boissons « viriles », donc alcoolisées, donc dangereuses au départ et assez rapidement nocives. La camaraderie agit ici à fin contraire, on pousse à boire et à boire « comme tout le monde », selon l'antique système des préjugés sociaux quasi indéracinables. Le travail et « sa soif », celle du chantier, celle de l'usine, sont donc de possibles agents propagateurs de la maladie alcoolique. La France semble avoir pris conscience de ce danger et nous montre la voie: avant de dépister la maladie, tâche des assistantes sociales, mais aussi de tous ceux qui vivent dans une même communauté du travail, avant de soigner, tâche des médecins (notamment des médecins d'entreprises), il est fondamentalement nécessaire de *prévenir*, vieille rengaine que l'on écoute distraitement et pourtant!... Pourquoi en effet refuser à l'alcoolique en puissance, le service que l'on rend à tous ceux que menacent tuberculose ou cancer? Oui, il faut prévenir, éduquer les jeunes, les apprentis, informer les aînés (slogans, affiches, films, conférences), il faut surtout donner aux travailleurs la possibilité de boire *sain*, bon marché, voire gratuitement. Les interdictions de boire de l'alcool avant ou pendant le travail, en vue de maintenir une totale sécurité par exemple, renforcées par des punitions (amendes puis exclusion), ne sont que des demi-solutions. S'employer à faire cesser certains mythes scandaleux (alcool = énergie; alcool

= fortifiant; alcool-tonique; alcool-remède), revoir l'organisation des cantines et des centres de loisirs, pour balayer le mirage trompeur mais combien tenace et presque atavique: alcool = détente = bien-être, nous paraît certainement aussi important qu'un véto pur et simple. Nous pensons que les efforts conjoints des organisations de défense ouvrière et du patronat devraient s'orienter vers des solutions du type suivant: deux fois par jour dans les ateliers d'une manufacture de tabacs de la région parisienne, distribution gratuite de boissons non alcooliques variées, chaudes ou froides. Installation, pour les demandes supplémentaires, de distributeurs automatiques. Remarques après l'expérience: sera poursuivie et intensifiée. Dépense: faible à nulle. Augmentation du rendement, constatée dans l'ensemble des ateliers touchés par cette mesure. Côté ouvriers: satisfaction, impression de détente, prise de conscience et revirement à l'égard des camarades alcooliques. On les désigne plus volontiers à l'attention des assistantes sociales et du médecin. Un climat favorable à une étroite coopération pour la lutte contre la maladie alcoolique, se crée entre les représentants du personnel et la direction de l'entreprise. A remarquer que le système de sécurité sociale en vigueur dans cette manufacture permet l'hospitalisation gratuite de l'alcoolique. L'éthylisme étant une fois encore considéré, à juste titre, comme une maladie.

Pour conclure, nous aimerions citer cet avis d'un des responsables de l'action que nous venons de décrire: « Il semble, en face des perspectives d'avenir, que la lutte contre la soif doit être mise au même rang que la lutte contre le froid, l'obscurité et l'insécurité. »

Un mot encore: tout ouvrier qui se respecte et qui a peut-être, comme l'exprime le sordide euphémisme d'usage, « un léger penchant pour la bouteille », vous dira avec une espèce de fierté dans la voix: « Je ne suis pas un alcoolique, je ne suis jamais ivre! » — Mais le médecin, lui, le sait: on peut devenir alcoolique *sans jamais être ivre*. Ne nous croyons donc pas dispensés d'agir!